

Je voudrais commencer ce chapitre par un petit message, notamment à l'égard de ces quelques-uns qui peuvent considérer, pour débarquer d'un coup d'un seul, pile au sein de cette philosophie que je tente de développer, que celle-ci ne se montre guère hospitalière.

Lorsque vous vous abandonnez à une certaine logique, les évidences qui la constituent s'emparent de vous et progressivement vous disparaissent derrière ce qu'elle vous indique, vous amenant à ne pas rédiger ce qu'elle vous insuffle en direction d'un public particulier.

Les mots mécaniquement s'en suivent, vous les couchez sur le papier et les éventuelles lectures susceptibles de s'en suivre ne vous concernent pas.

Il ne s'agit pas là d'indifférence, seule l'expression d'un intérêt qui vous accapare à ce point, que vous vous faites en proportion désintéressé, d'où ma gratuité et mon quasi anonymat, lorsqu'un exercice spécifique en l'occurrence de prédilection vous offre autant, donner de façon équivalente, n'est pas un réflexe inspiré par une quelconque générosité, se dissimule derrière cette concession un calcul, disant qu'en donnant à mon tour, ce dont je bénéficie et qui me comble, qui sait, m'en concédera peut-être un peu

plus.

Progressivement j'approche du chapitre numéro 100, qui sera l'occasion d'un vaste récapitulatif, il est vrai que j'appartiens à ces penseurs qui aiment aller de l'avant, j'ai sans doute le tort de ne pas revenir régulièrement sur mes pas, ce qui fait que ce que je juge comme limpide, pour ne pas bénéficier de ces répétitions qui l'éclairciraient davantage, à ceux qui le découvrent, impose des zones d'ombre ne facilitant pas son accessibilité.

Dans le chapitre précédent intitulé « Mécaniquement » je soulignais cette inspiration de départ, dite dichotomie fondamentale mettant en opposition la puissance de notre entendement à notre espérance de vie, en comparaison ridicule.

Souvent à ce sujet ai-je entendu de ces accommodages disant que si nous possédions pour privilège celui de vivre sans fin, la vie nous semblerait alors insupportable, ce qui n'est pas faux, une existence pouvant s'interrompre à tout moment étant identique à une existence contraire ne sachant pas se terminer, cette vie sans fin, devenant une espèce de mort paradoxale où vous gardez, ad vitam

aeternam, vos yeux ouverts, comme les yeux de ceux qui ne vivent plus, tout en bénéficiant d'une vue en parfait état de marche.

À ce sujet d'ailleurs, à cette éventualité et j'y reviendrai, l'idée pour nous autres qui nous sommes appelés Humains, n'est pas de vivre une vie sans que celle-ci dorénavant ne s'achève jamais, mais de vivre autant qu'il nous plaît, jusqu'à désirer un jour que cette dernière se termine, pour avoir usé de nous jusqu'à la corde et n'avoir plus à ce propos, une seule idée nouvelle, pouvant contribuer à ce que nous nous essayions autrement.

Plus tard m'apparut une sorte de scission constatable justement entre ce même entendement et cette espérance de vie, le lion par exemple ne pâtit pas de cette frontière, vous conduisant à vous rapatrier en vous-même, comme on se replie victime d'une pression ennemie et générant l'individualisme, car pour être obnubilé par les promesses subodorées par votre entendement et les menaces murmurées par votre espérance de vie, un soi des plus personnalisés naît de cette dualité, l'on devient ainsi très à l'unité celui ou celle percevant et subissant cet affrontement-là, jusqu'à ce que la race à laquelle

l'on appartient, n'apparaisse plus, disant de nous par exemple, que plus il y a d'individus individualisés par définition au sein de l'humanité, moins par répercussion il y a d'humanité.